

CAHIER 8

**NATACHA MICHEL**

**L'AVIS DE LA METAPHORE**

Intervention au rendez-vous du

6 juin 1993

Au Bar de la Comédie de Reims

### Comme une métaphore

J'appelle métaphore la chiquenaude qui met l'âme en branle, la fait rouler et la pousse à ne jamais s'arrêter. A notre être intérieur, elle donne une vitesse. Si bien qu'avec la métaphore, "*si ma vie devait s'écouler à cette vitesse, j'avais devant moi l'éternité*"<sup>1</sup>. Car la métaphore, écrit spinozistement Proust<sup>2</sup>, "*donne une sorte d'éternité au style.*" Cette éternité, ce mouvement, (cette épiphore), vers l'immortel, comment la métaphore, pur ensemble groupant des circonstances fulgurantes, nous les procure-t-elle ? C'est évidemment Giraudoux qui répond : "*Chaque peuplier frissonnant, chaque ruisseau coulant, chaque ramier attardé, s'offrait de lui-même et s'élargissait en nous comme une métaphore.*"<sup>3</sup> Cette phrase mérite qu'on s'y arrête. La métaphore qui s'élargit en nous, qui nous élargit jusqu'à l'immense et l'infini de la langue, la métaphore qui, loin d'être difficile et alambiquée, médiate et tirée par les cheveux, s'offre d'elle-même comme si, moins qu'une donation ou un au-delà perceptible, elle était un monde sous l'éclair qui raccorde ses notions fragmentées, s'offre et nous élargit comme le ramier

attardé, le peuplier frissonnant, le ruisseau coulant. Remarquons tout de suite que la métaphore est au comme ! Cette métaphore de la métaphore qui nous dit et définit ce qu'elle est (élargissante et offerte), semble n'en être pas une. Puisque ce qui est énoncé est au comme, il est de stricte rhétorique de dire qu'il ne s'agit que d'une comparaison. Ou au mieux, d'une métaphore proportionnelle ou relation d'analogie que nous savons être la dernière sorte de métaphore chez Aristote. Comparaison, ce qui est au comme et, rêve sur une réalité, métaphore, ce qui s'en passe. Pour en être une selon la rhétorique, Giraudoux aurait dû écrire: "la métaphore est un ramier attardé, un frissonnant peuplier, un ruisseau coulant". La métaphore serait alors ce qui frissonne, ce qui coule, ce qui s'attarde, et, coulante, tremblante, attardée, c'est-à-dire débile. Oui, Giraudoux aurait dû prononcer, dans un effacement : "la métaphore est un ramier"; "ramier, cette métaphore". Pourtant ce n'est pas ce que Giraudoux écrit pour la capter. La phrase "*chaque peuplier frissonnant, chaque ruisseau coulant, chaque ramier attardé, s'offrait de lui-même et s'élargissait en nous comme une métaphore*", déploie et reploie bien une métaphore. Mais c'est une métaphore moderne, laquelle est au comme.

Pour l'écrivain moderne, dire : "sur le parquet, la lumière se découpe, boîte à violon du printemps" ou "la lumière se découpe comme la boîte à violon du printemps" est, pour l'instant, la même

chose. Ce n'est pas la présence du comme, ou son absence, qui fait la métaphore. Et il faut écouter avec sympathie Gomez de la Serna, l'un des rares grands écrivains métaphoriciens modernes, traduisant Breton et traduit par F. Delay, qui dit : "le mot le plus exaltant dont nous disposons est le mot *COMME*, qu'on le taise ou qu'on le dise." Qu'on le taise ou qu'on le dise pour les modernes, il est toujours là et la métaphore aussi. Car si je prends la phrase de Giraudoux que je caressais – la métaphore vient comme un chat se faire caresser par le lecteur, chat qui s'ajoute au peuplier, ramier et ruisseau canoniques – on constatera **d'abord** :

– qu'elle n'a qu'une seule direction, autrement dit, elle n'est pas réversible ou renversable, même si elle est renversante, contre ceux qui, caractérisant la métaphore comme ce qui se dit à partir de deux idées ou métaphore par analogie , l'obligent à la culbute. Pour eux, "le soleil est à la lumière ce que semer est à la graine" et peut se dire à l'envers : "semer est à la graine ce que le soleil est à sa lumière". De même , "le grand âge est à la vie ce que le soir est au jour" peut (heureusement) se retourner, ce qui, chez les hostiles, deviendra : la métaphore dit n'importe quoi ! La phrase de Giraudoux : "*chaque peuplier frissonnant, chaque ruisseau coulant, chaque ramier attardé, s'offrait de lui-même et s'élargissait en nous comme une métaphore*", ne dit pas n'importe quoi. On ne peut pas dire "la métaphore qui s'offre et s'élargit en nous **est** comme le

ramier ou le peuplier ou le ruisseau”, on ne peut donc renverser. Seuls, ce ramier, ce peuplier, ce ruisseau qui s’offrent à nous et dans une réciprocité d’action attribuent leurs largesses, sont **comme** la métaphore. Cette dernière nous agrandit bien sûr en s’agrandissant en nous, mais l’affirmer ne suffit pas à son ricochet céleste. Il est nécessaire que l’oiseau, l’eau et l’arbre s’élargissent en nous comme, pour qu’il y ait métaphore et que, faisant rejaillir l’eau immobile de nos pensées, elle emporte nos bords. c’est seulement si le mouvement (des oiseaux, des eaux, des arbres) qui déporte vers le mot métaphore le définit, elle et non le ramier, qu’il s’agit d’une métaphore. Seulement ainsi, seulement si le sens de la phrase est irréversible et absolu. Et que vers une chose singulière et unique, un monde d’images se précipite et la fasse surgir aussi précise qu’un soliste reprenant ce que n’a jamais dit l’orchestre pour l’élever à ces hauteurs où s’entend l’esprit. Dans notre exemple, la métaphore est comme le ramier et le ramier n’est d’abord pas une métaphore. Suis-je en train d’enfoncer la porte ouverte d’un certain Richards qui explique qu’il faut un support non métaphorique à la métaphore, qu’elle est faite d’un “*tutor*” et d’un “*vehicle*” ?

Pas exactement. Car ce ramier non métaphorique est **comme** la métaphore. Puisqu’il s’offre à nous en s’élargissant en nous, il devient métaphore à son tour. Non pas parce qu’il est possible de renverser. La direction de la métaphore est irrévocable

et de même son sens. Mais c'est parce que la métaphore s'offre et s'élargit en nous, c'est sa manière d'être et sa définition, que le ramier qui s'offre et s'élargit en nous est comme une métaphore et métaphore lui-même. Il n'est pas **d'abord** une métaphore, il ne devient métaphore qu'**ensuite**, que parce qu'il sert et se meut vers une métaphore au comme. Le ramier qui se hâte pour susciter la métaphore, bienveillant à son invite, se change soudain en métaphore. Ce là a une importance énorme, emblème que c'est de la contemporaine qui n'admet pas d'autre lumineuse évidence que d'exister. La métaphore moderne, et ici nous la tenons presque, se meut en elle-même et non à partir d'une réalité qu'elle transfigure ou falsifie : la métaphore vient d'une métaphore et non d'un propre, non en sautant d'un sens littéral à un sens littéraire. Comment elle se donne soi-même comme source, c'est par un mouvement de retour. La phrase se meut et devient métaphore, mais ce dont elle part est à son tour une métaphore qui n'existe que d'un premier mouvement, dont elle est le second et pour cela, c'est tout l'art de la moderne, la première ou la source.

Ainsi, la métaphore moderne, au lieu d'un tuteur, d'une façon de dire ordinaire, s'élanche d'une métaphore qui n'est telle que parce qu'elle le devient dans un mouvement en retour qui en fera la seule source. Dans notre exemple, il y a deux métaphores dans une seule et non une phrase triviale et son commentaire radieux; non un

premier et un second temps. Ou plutôt, c'est le premier membre de la phrase qui, courant vers la métaphore, sera constitué par elle en métaphore et, second temps, se changera en premier.

Cette métaphorisation en retour par une métaphore en aller, je l'appelle moderne ; métaphore moderne, ce double mouvement de métaphorisation qui n'est possible que par le **comme**. C'est lui qui institue le premier membre de phrase, qui ne l'était pas et ne doit d'abord pas l'être, en métaphore seconde et en seule origine. Par quel miracle le **comme** fait-il son office ? Le miracle de la ressemblance ? Les défenseurs de la métaphore croient bien faire en l'affirmant, Breton, qui exaltent en elle une vie de relations qui rompt le cours triste de la logique discursive. L'avis de celle dont nous parlons est que la ressemblance n'est pas son vrai trésor. Ses richesses sont de bravoure, de dire "viens" à ce qui n'est jamais venu, de mettre ensemble l'idée. De relation, nulle autre qu'en aller et retour, qu'en rétroaction simultanée. De chaque côté du **comme**, concourt une métaphore qui n'est telle que parce qu'au lieu d'une relation d'analogie ou d'une comparaison, il y a métaphorisation en retour.

Alors, la métaphore peut aller des choses aux images, des images aux idées et retour ; des idées aux images et aux choses. Aller des unes aux autres, évidemment, on peut m'objecter que c'est la fonction générale de la métaphore ; la si vilaine "Achille est un

lion" fait pourtant d'Achille un lion et non du lion Achille. Pour la nôtre, les deux parties font image. "*L'image ne trompe pas*", dit toujours Breton. Pas plus que ne trompe la métaphore. La métaphore moderne dit vrai, elle ne va pas d'un mot propre vers un figuré. Figure-t-elle ? Pas même. Elle part d'une métaphore pour en écrire une autre. Pour elle, il n'y a pas de propre, c'est pourquoi au lieu d'une figuration elle est une nomination. Sans se retremper au ruisseau primitif, sans en quérir un idéal, sans prétention à revenir aux premiers âges (où l'homme, dit-on, parla d'abord par elle), sans puissance d'illusion, mais baladeuse de l'idée éclairant les recoins du réel, elle s'empare de ce qui n'avait jamais été pour qu'il soit enfin.

Le sentiment contemporain se teinte envers cette étrangère d'un malaise, que tout soit en elle autrement. Au lieu d'accompagner le poème, elle surgit dans la prose; au lieu d'être régulière, instrumentale, elle devient essentielle. Apparaît avec elle ce que ses ennemis nomment romanesque poétique et ce que je nomme roman de seconde modernité et langue. Si bien qu'au lieu d'être ce qui se file et ce qui coule et ce que la convention a de longtemps admiré, elle porte dossard d'intruse, quoique pas loin d'être à quoi on peut reconnaître le neuf. L'avis de la métaphore est qu'elle est métaphore de prose, ne décore rien, ni n'ajoute aux mots réels clinquant, ramage et feinte, mais leur vertu. Pauvres écrivains à métaphore : ils réunissent contre eux des comités de lecteurs, sont

accusés d'afféterie et de frivolité, de ne faire que des oeuvres décoratives, d'arrêter la fluidité d'un récit par des encombrements. Précieux, joli, mots qui font fléchir la beauté, deviennent alors des insultes. Les cuistres, les amateurs de langue blanche, de romans réalistes, et les lourdauds qui préfèrent le symbolisme (le Château de Kafka n'est pas une métaphore), n'en manquent pas, d'injures, qui s'ameutent contre elle. Ce sont les malheurs de la métaphore.

### I. Les malheurs de la métaphore

“Je voudrais avoir une ombrelle pour projeter au sol une ombre à moi”, supplie la métaphore en en proférant une très particulière de l'analyse de laquelle je vous tiens quitte. Avoir une ombre à soi, aurait pu dire Virginia Woolf. C'est que, longtemps, elle n'a d'ombre que celle des autres. pour l'opinion commune, pour certaines doctrines, dire métaphoriquement, c'est un peu ne pas dire. Ce n'est pas même dire autrement, mais moins, ou ne rien dire du tout. Penser métaphoriquement ou par analogie, c'est mal penser ou approximativement. L'avis de la métaphore est qu'elle pense et pas métaphoriquement. ce dernier adverbe, on le tire à tort de son sein, serpent qui n'est que du réchauffé. Encombrée de ce reptile, l'avis de la métaphore sur sa vie est qu'elle fut par époques difficile ! Car fustigée, identifiée au superflu d'un réalisme nécessaire ou à de l'ornemental, toujours déclarée contingente face à

l'essentiel, ou bizarre, extravagante, adverse au caractère français, dit le R.P. Bouhours, et importation italienne, ou si j'incorpore à elle une expression de Platon, cosmétique, plutôt que gymnastique (Platon oppose la gymnastique à la cosmétique quant au corps et, quant à l'âme, la médecine à la cuisine), la métaphore, qu'on ne parvenait pas à chasser de la langue, occupa son enfer. pas étonnant puisqu'elle est un paradis. D'où viennent tant de disgrâces ? De ce que, confondue avec une figure de rhétorique, la métaphore passe pour un ornement.

### La métaphore ornement ou rhétorique

Je pense que les infortunes de la métaphore viennent de loin. D'Aristote particulièrement qui, lui faisant un premier outrage, fixa son sort pour longtemps. Pourtant, déclarant que "*bien métaphoriser, c'est avoir la maîtrise de la ressemblance*", et surtout disant qu'il fallait "*apprendre à bien métaphoriser*", il avait fait ce qu'il pouvait pour elle. Mais malgré lui, il fit son malheur. Le premier, le décisif, est de lui avoir donné une place ambiguë. En effet, chez Aristote, la métaphore loge à la fois dans la *Rhétorique* et dans la *Poétique*. Appartenant à l'une et à l'autre, notre métaphore, ou poésie de prose, pouvait bien paraître égarée, objet d'un litige et surtout, être pelotonnée du côté de la rhétorique. Et, en tant que telle, devenir figure du langage, ou plutôt, avec Dumarsais et